

Résumé

Interview réalisé par la Fondation Jean Monnet pour l'Europe

Première partie: 22 avril 1998. Durée: 1h34

Deuxième partie: 30 septembre 1998. Durée: 2h09

Interviewer: Philippe NICOLET, rédacteur en chef de TVRL

JM = Jean Monnet

CF = Conseil fédéral

UE = Union européenne

Q = question

R = réponse

NB: Les indications de minutage sont susceptibles de légers changements.

Jeanne HERSCH

J'étais le premier enfant (1910) de parents juifs polonais, qui étaient venus étudier à Genève, pour vivre dans la liberté. La Pologne était occupée par les Russes. Ma famille était d'un milieu social moyen.

A Genève, ma mère a fait toutes ses études de médecine. Quand elle a eu terminé, on s'est aperçu qu'elle ne pouvait pas exercer, car elle n'avait pas passé de Maturité suisse avant de commencer ses études universitaires.

Pour exercer, elle aurait dû passer une Maturité suisse, puis refaire tous ses examens de médecine, même si elle les avait déjà tous réussis. Elle a renoncé, et n'a pas exercé; cela a été une grande privation.

Ma famille appartenait au mouvement du "Bund".

Le Bund. Mouvement populaire de la gauche juive de l'est de l'Europe. Contre l'hébreu. A été effacé de l'Histoire. Socialiste et laïque.

11.30 J'ai été élevée sans religion, dans la fidélité à cette origine. J'aimais les livres, les rêves, être oisive.

15.00 Q Vous avez étudié les Lettres et la Philosophie. Pourquoi la Philosophie ?

R J'aimais lire et réfléchir.

15.40 Q En 1946, à 36 ans, vous publiez votre thèse. Quelle démarche vous a motivée pour le choix de ce sujet ?

R Cela venait de moi. Auparavant, j'avais écrit " L'illusion philosophique", par exemple. (*Développement du thème*)

19.00 Q Peut-on comparer refus et impossibilité ?

R Oui. (*Développement. Libre choix d'un comportement. L'Être humain est dans le temps, et dans l'Histoire*)

27.00 Q Vous avez connu Karl JASPERS.

R Au cours de ma première année d'Université, à dix-huit ans, je suis partie en Allemagne, à Heidelberg. Ma rencontre avec lui demeure inoubliable. Je n'ai plus jamais oublié sa philosophie. Elle était existentialiste, dans un sens différent de celle de SARTRE.

32.20 Q Sartre ?

R Il n'a pas été intérieurement fidèle à son intuition de l'existentialisme. (*Développement*)

35.00 *Circonstances de la rencontre avec JASPERS*

38.30 Q En 1928, connaissiez vous l'existence des Nazis, et le danger qu'ils représentaient ?

R Oui. Mais je ne pensais pas qu'ils arriveraient au pouvoir.

39.30 Q A partir de quand la population a-t-elle commencé à parler des Nazis ?

R Vers la fin des années 20. En 1933, je suis retournée en Allemagne exprès, pour voir ce qui se passait. A Freiburg-en-Breisgau, avec Heidegger, instrument des nazis, qui était recteur.

Anecdote du jeune Nazi assassiné, et obligation faite aux recteurs de toutes les Universités allemandes de faire un discours à sa mémoire.

Ce discours une fois terminé, j'ai été paralysée d'horreur, je ne pouvais plus bouger, plus faire un mouvement pour quitter la place.

46.48 Tout le monde était conditionné, imprégné. Un jour, dans la Forêt Noire, je chantais à tue-tête le Horst Wessel Lied, sans m'en apercevoir.

49.00 On ne discutait plus ce qui se passait. Cela allait de soi. On s'habituaient. Il n'y avait plus de choix. Le totalitarisme est contagieux.

51.00 A cette époque, j'ai fait l'expérience de l'antisémitisme dans l'administration allemande (*Développement*)

54.20 Q Avez vous été marquée dans votre pensée par tout cela ?

R Oui, bien sûr.

56.50 Il n'y a pas d'explication psychologique à cette monstruosité. C'est une épidémie. La seule manière de la juguler, c'est l'existentialisme. L'indifférence aussi, et la moralité. Le facteur immunitaire est le "Je".

59.20 Q Où situez vous la peur ?

R C'est différent selon les individus. C'est puissant quand le "Je" est faible.

1.00 En 1939, on savait ce qui allait arriver aux Juifs en Allemagne et en Pologne. Mais quand la guerre a éclaté, en quelques semaines, on n'a plus eu de nouvelles de personne. Nous n'avons jamais su les circonstances de leur mort. Certains, plus fortunés, ont pu survivre.

1.05.10 Q Revenons sur la contagion. Quelle est sa forme ?

R Je ne sais pas. J'ai le sentiment que c'est un phénomène physique avant tout. (*Développement. Hormone de compagnonnage. Élément neurologique de coïncidence*)

1.11.30 Q Avez vous des souvenirs précis de ce que l'on savait à cette époque ?

R Je m'étonne que l'on supporte l'insupportable. Il y a une docilité, une endurance, très mystérieuses.

1.14.40 Q Les premiers forgerons de l'Europe ont pensé que le "Nie wieder", "Jamais plus", pouvait être l'un des facteurs constitutifs de l'Europe. Vous-même, avez vous réfléchi à ce qui se passerait après ?

R Je pense qu'on pouvait imaginer une reconstruction avec l'Allemagne. Mais on avait perdu le sens de la liberté de décision. Tout est incompréhensible.

1.18.45 Q Qu'est ce qui a créé en vous un sentiment en faveur de l'Europe ?

R Je crois que cela s'est greffé sur le fait que c'était quand même toujours des hommes. Personne n'a jamais pensé qu'il fallait tuer tous les habitants de l'Allemagne. Il y a eu des gens qui ne voulaient plus voir d'Allemands, mais pas les éliminer. La culpabilité retombait davantage sur les patries que sur les hommes. On avait le sentiment que c'était très dangereux d'avoir une patrie. Cela a joué en faveur de l'Europe.

1.22.30 Q Parlez moi de vos engagements dans le Parti socialiste et l'Europe.

R Le socialisme démocratique a joué un rôle.

(*JASPERS a perdu sa chaire, car il avait une femme juive. Développement*)

1.27.10 Q Comment était le mouvement fédéraliste européen ?

R Il était constitué par des Italiens, des Belges, des Français et des Allemands.

1.28.00 Henri FRENAY. Fondamentalement, c'était un militaire. Mais moi, je l'ai connu en tant que militant. Prêt à faire n'importe quoi pour le mouvement. C'était paradoxal pour un soldat.

1.31.12 Pour lui, ce qui comptait le plus, c'était la fidélité à soi. Ne jamais se laisser dévier.

Deuxième partie, 30 septembre 1998. Durée: 2 heures 09

Début: Q En 1933, se crée l'Union européenne des Fédéralistes. Pouvez vous nous parler d'Ernst VON SCHENK ?

R Il était bâlois, philosophe. Foncièrement anti-nationaliste. Très fin, cultivé. Foncièrement humain. Il n'avait que très peu de moyens. Pour vivre, il publiait, faisait des émissions, etc.

Je crois que je l'ai rencontré dans des réunions de l'Union. Il préconisait l'insertion de la Suisse dans l'effort des autres pays européens pour reconstituer un esprit européen, qui soit le contraire d'un esprit nationaliste borné, et qui soit destructeur des nationalismes à la HITLER.

Il était tellement naturel de considérer la pensée hitlérienne comme l'ennemi par excellence, qu'il était normal de constituer un mouvement dès l'origine d'HITLER. C'était le contraire de la Confédération, le contraire de tout l'esprit que nous, certains Suisses en tous cas, envisageons comme constitutif de la Suisse comme pays, mais sans le moindre nationalisme, c'est-à-dire considérant que c'était cela, l'Homme. Et c'était l'Homme qui était menacé.

07.20 Q L'arrivée de MUSSOLINI a-t-elle fait germer des craintes ?

R Oui, mais avec moins d'intensité, car dès l'origine, la pensée fasciste italienne a été moins brutale.

08.00 Q L'Union envisageait-elle déjà une alliance politique telle qu'on a pu l'envisager après la guerre ?